

Entrevue avec Marcel Soulodre, auteur-compositeur-interprète*

«Lorsque le troubadour mélange l'esprit des chansons et la puissance des rockeurs, il accède à une nouvelle dimension; il crée le "chansonneur"». C'est ainsi que se définit Marcel Soulodre: né à Saint-Boniface (Manitoba) en 1960, d'un père breton et d'une mère anglophone. Cet auteur-compositeur-interprète a été technicien de son au Cercle Molière et pour divers théâtres de Winnipeg avant de se lancer à corps perdu dans la musique. Sa carrière l'a déjà amené aux quatre coins du continent nord-américain et jusqu'en Europe, et c'est une figure incontournable de la scène musicale francophone du Manitoba.

PRINCIPAUX SPECTACLES

Cérémonies d'ouverture des XIII^e Jeux panaméricains, Winnipeg (1999)

Lancement de la journée internationale de la francophonie, Ottawa (1999)

Winnipeg Folk Festival (1999)

New Orleans Jazz & Heritage Festival (1997)

Frostbite Falls Folk Festival, Whitehorse (1997)

Expolanque, Grande Halle de la Villette, Paris (1997)

Festival international de la chanson de Granby (1996)

Mariposa Folk Festival, Toronto

Mardi Gras, Nouvelle-Orléans

Gala interprovincial de la chanson, Vancouver

Coup de cœur francophone, Montréal, Québec, Moncton et Toronto

Brandon Folk Festival

Le Festival du voyageur, Saint-Boniface

Winnipeg Jazz Festival

* Transcription (avec quelques corrections) d'une entrevue extraite d'un document audiovisuel, intitulé «Production culturelle et expression artistique en milieu minoritaire: portraits d'artistes manitobains», que Laurence Véron a présenté dans le cadre d'un séminaire de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN), qui a eu lieu à l'Université Laval, le 12 novembre 1998.

DISCOGRAPHIE

Soul, cassette (1990)

Gates of Heaven, cassette (1992)

J'avais dans les yeux, le premier album (1995)

Giddy Up (1999)

Que je recommence (1999)

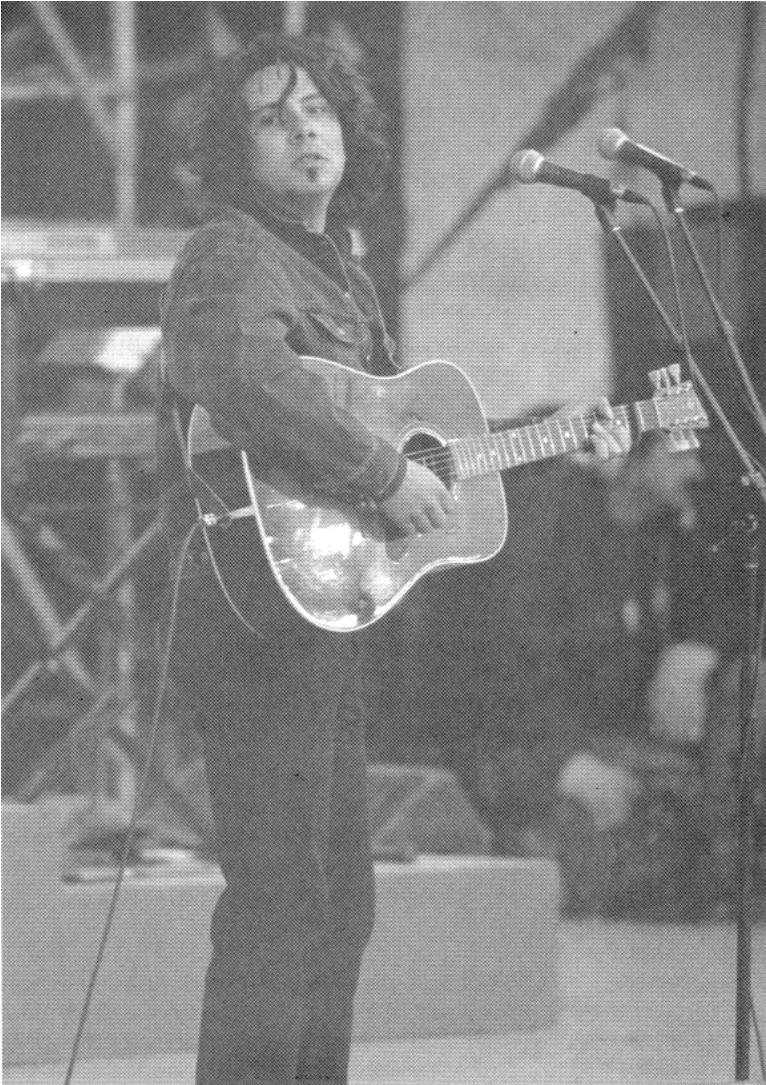


photo: Robert Tinker

Laurence Véron: Marcel Soulodre, est-ce que vous pourriez me décrire, brièvement, votre parcours artistique?

Marcel Soulodre: J'ai commencé à jouer il y a dix ans, à jouer de la musique dans les bars, ici à Winnipeg et à travers la province du Manitoba. C'étaient des chansons *rock* plutôt, ou de la musique *soul* des années soixante. Après ça, j'ai commencé à écrire mes propres chansons. C'était toujours en anglais, et à mi-chemin dans ces dix ans, j'ai décidé que je voulais m'essayer à écrire des chansons en français. Je viens d'une famille dont la mère est anglaise-américaine, et puis mon père était français de la France. Donc, je voulais essayer de trouver un moyen de m'exprimer dans l'«autre langue»... et puis donc, j'ai commencé à écrire des chansons en français, puis il y avait un intérêt avec ça, et puis... j'ai lancé une cassette en anglais et puis aussi un CD en français. Et j'ai eu la bonne chance de participer à plusieurs spectacles à la radio, à la télévision. Des concerts ici au Manitoba et à travers le Canada, et même un petit peu en Europe, en France.

L. V.: Comment est-ce que vous vous définissez en tant qu'artiste?

M. S.: Un ouvrier tout simplement. Je vois mon rôle tout simplement comme cela. Je crois pour quelqu'un qui est artiste que c'est quelque chose qui est toujours là, c'est de l'instinct, mais c'est aussi difficile de peut-être reconnaître tous ses traits et puis d'admettre à soi que justement ton rôle dans la vie c'est d'être artiste. Ce que j'essaie de faire, c'est de... bien avec la musique, c'est tellement... c'est tellement... quelque chose qui résonne dans toute la vie de tout le monde, c'est quelque chose de très nécessaire; après la maison, la santé, quelque chose à manger, quelque chose à boire, le sexe... après ça vient la musique. Moi, j'essaie de... d'emporter les gens avec les mélodies et les rythmes; aussi [...] j'essaie de présenter comme un miroir de la vie quotidienne. Qu'est-ce qui se passe entre eux? dans la communauté? Dans le monde entier?... Ça c'est plutôt plus difficile, j'essaie donc de garder les choses assez simples, donc que ça soit des relations entre des gens, des perspectives, comme je dis, quotidiennes.

L. V.: Le fait d'habiter à Saint-Boniface, dans le Manitoba français, est-ce que c'est une inspiration pour vous?

M. S.: Je dirais oui, parce que je ne crois pas que j'aurais commencé à écrire des chansons en français si j'étais ailleurs, comme aux États-Unis ou dans un milieu plutôt anglophone. Saint-Boniface, c'était fondé plutôt par des Européens de souche française, et moi, j'ai passé toute ma vie dans ce milieu-là, francophone et tout ça, donc, oui, nécessairement, c'était une assez grande influence.

L. V.: Quand vous êtes à l'extérieur du Manitoba – vous avez été au Québec et en France – comment est-ce que vous vous présentez ? Comme artiste canadien, manitobain, franco-manitobain?

M. S.: J'essaie plutôt de me présenter comme moi, Marcel Souloudre, et de laisser tranquillement sortir mes origines et tout ça. Je ne veux pas influencer le monde. Premièrement, ils vont poser les questions assez vite quand même, quand ils voient que tu ne viens pas... tu viens d'ailleurs. Et j'aime ça, les laisser poser des questions. Je suis un peu méchant dans ce sens-là!

L. V.: Et quels sont vos rapports avec la communauté franco-manitobaine, votre premier public?

M. S.: Premier public...

L. V.: Est-ce que c'est votre premier public?

M. S.: C'est un peu bizarre parce que moi, j'ai vécu la plupart de ma vie, à... à parler avec la plupart des gens dans la communauté en anglais. Quand j'ai commencé à chanter et puis à écrire en français, c'était quelque chose de nouveau, et plusieurs gens m'ont questionné et m'ont demandé pourquoi je dépensais des efforts sur ça. «Et puis, parce que le marché en tant que musicien... c'est déjà pas mal limité en français, et tout cela... Est-ce que tu as bien réfléchi à ta décision?» Après avoir sorti l'album en français et puis participé à des émissions et fait des concerts... les gens me prennent pour un francophone. Ce qui est bizarre là-dedans, c'est que j'avais des connaissances, des amis que... je ne les vois pas trop souvent, mais là je suis reconnu comme artiste francophone. Eux autres, ils mettent un effort maintenant de s'exprimer en français. Et pour la plupart, ils me disent qu'ils... n'avaient pas honte, mais ils étaient gênés de s'exprimer en français,

mais lorsqu'ils m'ont vu faire moi-même, ça a beaucoup diminué leur peur, justement leur gêne, pour pouvoir s'exprimer en français. Ils se sentaient plus à l'aise avec moi et ont commencé à parler en français avec leurs autres amis. Tout ça, c'est quelque chose, je n'attendais pas; que ça soit une responsabilité mais c'est de même, ce qui s'est passé. C'est très bien, moi je trouve.

L. V.: Pourquoi vous avez choisi le français?

M. S.: Parce que mon mandarin est pitoyable!... Pourquoi pas le français? Mon père était francophone. Je pense que c'était un peu, plutôt un défi, un défi personnel, puis aussi le défi de peut-être de me rapprocher de mon père, d'être capable de s'exprimer dans sa langue maternelle. On a toujours communiqué en anglais à cause de ma mère; et puis, c'était un effort, pour moi, justement, pour moi de me rapprocher de lui.

L. V.: Est-ce que c'était aussi peut-être à cause de la conscience que la communauté franco-manitobaine est en train de disparaître? On dit toujours que les nombres démographiques montrent que les francophones disparaissent, et s'assimilent, etc. et pour vous c'était peut-être une réaction à ce phénomène-là, avec une espèce de responsabilité pour pas que le français disparaisse?

M. S.: Pas vraiment, non. Je pensais... à moi-même, je suis très égoïste!... Non, il y a des gens qui m'ont parlé de ça justement, mais je ne le vois pas comme ça. C'est plutôt un voyage personnel pour moi, justement de m'exprimer en français.

L. V.: L'artiste dans sa communauté, est-ce qu'il a des responsabilités ou est-ce que c'est plutôt un individu qui fait des choix personnels dans sa vie?

M. S.: Seul, tu prends tes propres décisions pour commencer cette démarche. Tu as toujours l'espoir que cela va être accepté par le public en général – que ce soit la communauté ou que ce soit un voisin – et lorsque tu atteins tes premiers succès, là tu peux voir plutôt globalement l'effet de qu'est-ce que tu fais. Mais, j'essaie pas de penser trop à ça parce que je vois aussi que c'est un voyage que moi je fais, c'est un parallèle de tous les voyages que tout le monde fait dans le parcours de leur

vie. Si je pense trop à... peut-être les autres individus, sans doute, ils ont une influence, mais il faut que moi j'y pense justement à leurs effets sur moi et de trouver une façon de les communiquer.

L. V.: On est au Canada français et on ne peut pas éviter, je pense, de parler du Québec. Est-ce que le Québec fait partie de votre univers, autant individuel qu'artistique et, si oui, est-ce qu'il a une place et quelle place il occupe?

M. S.: Bien il faut dire que oui, sans doute, le Québec a eu une influence parce que c'est là que j'ai vraiment commencé à faire des grands spectacles et puis quand tu sors de ta propre province pour aller ailleurs faire des spectacles... Quand tu te rends ailleurs, la réception, l'accueil, comme tu viens d'ailleurs, l'accueil est toujours très bien. Le fait de partir de chez toi pour aller chanter ailleurs c'est aussi... il y a un effet sur la communauté, et puis c'est très intéressant. Un moment donné, je croyais que... le Québec, que le Québec c'était comme... la «montagne», ici au Canada, mais pas nécessairement. Il n'y a pas seulement le Québec en Amérique du Nord. Sans doute, il faut dire que c'est la plus grande concentration de francophones en Amérique du Nord, mais ce n'est pas le seul centre parce que moi j'en ai trouvé des lieux francophones à travers le continent: en Louisiane, au Minnesota, au Michigan, même sur la Côte Ouest, la Californie, à travers le Canada, surtout l'Ouest, parce que j'en ai vu des petites villes francophones et puis des centres. Il y a des moments que je trouve que la position du Québec, en tant que... en étant le plus grand centre francophone en Amérique [...] j'ai trouvé que, qu'il y a beaucoup de monde... j'essaie de trouver mes mots... ils ont un malaise, peut-être, avec le rôle que le Québec prend en étant... cette... la «montagne» française, si tu veux, et puis qu'ils ont manqué longtemps peut-être à la responsabilité envers les autres communautés à travers le continent. Je pense que c'est en train de changer rapidement, en plus, mais on se sentait seul, et puis, il faut dire que c'est... de Yellowknife jusqu'en Louisiane, il n'y a pas très grandes communications; mais là, il y a des moyens peut-être avec la technologie de commencer à établir des chemins, des liens entre ces communautés. Et c'est des individus dans ces petites communautés qui ont décidé de commencer à faire

ça. On parlait toujours du Québec mais on voyait qu'il n'y avait pas toujours un intérêt de la part du Québec avec ces autres communautés et puis, c'est ça le malaise qui a été créé. Et, sans doute, ça fait pour moi, aussi... ça tombe dans des intérêts politiques et puis on ne peut pas échapper ça, et donc... Ces jours-ci mais c'est encore... mais, ça aussi, c'est en train de changer parce que je pense que le Québec a décidé finalement de regarder ailleurs parce qu'ils recommencent à reconnaître, surtout avec l'influence de la musique *cajun* en Louisiane [...] et commencer à identifier et reconnaître les autres francophones à travers le continent.

L. V.: Mais cette ouverture du Québec sur les autres, vous avez surtout l'impression que c'est artistique plus que politique, c'est ça?

M. S.: Je crois que les artistes, comme d'habitude, sont les premiers arrivés! Après ça, après que ça a été établi, bien voilà que les intérêts politiques rentrent après.

L. V.: Sur le thème du séminaire qui est «Produire la culture – ce que vous faites – et produire l'identité», quel lien est-ce que vous faites? Est-ce que vous en voyez un, c'est-à-dire que quand vous créez votre musique, vos chansons en français, est-ce que vous avez l'impression que vous contribuez à l'identité des Canadiens français ou des Américains français?

M. S.: Oui. Non. J'essaie de... Premièrement, je prends responsabilité pour moi-même, et puis, j'essaie d'accepter ça, et de... de développer ça. Et puis, il y des échos qui arrivent, et puis, sans doute, il y a des échos que... ça tombe à ça, ce que tu viens de dire. Et on ne peut pas, il semble, s'échapper, mais disons que je les accepte rapidement sans aucune crainte, mais j'y pense pas justement et globalement, je pense à moi-même en tant qu'artiste et si ce que je fais a des influences, c'est bien, c'est formidable. Mais je ne vais pas penser à des choses comme cela.

L. V.: Généralement, quand on parle des grandes civilisations, civilisation française, anglaise, etc., une des premières choses qu'on étudie c'est leur culture, donc, l'expression artistique, et on prend toujours ça comme étant représentatif de cette civilisation, mais, est-ce que ce n'est pas une contradiction

justement? Ce que vous venez de me dire, c'est qu'un artiste, par définition, c'est d'abord un individu qui a envie de s'exprimer personnellement, alors est-ce qu'on fait une erreur quand on étudie des artistes pour comprendre leur communauté?

M. S.: Non, non, pas du tout. Ça dépend dans quel... Ça dépend de peut-être... Ça c'est un peu bizarre, parce que je me demande comment on étudie ces civilisations, et puis les artistes qui sont là... Peut-être qu'on a oublié de regarder, peut-être de faire de la recherche sur les artistes moins connus qui ne sont pas subventionnés et qui n'ont pas eu le succès. Pour moi, pour te citer un exemple, ma musique préférée n'a rien à faire avec la radio. C'est des choses qui étaient, bien certainement à la radio, mais pas la radio commerciale comme on le comprend ces jours-ci. Pour moi, ma musique favorite, c'est de la musique enregistrée aux États-Unis, dans le Sud, dans les années vingt et puis trente. C'est des artistes, qui, pour la plupart, ne sont pas reconnus, peut-être pour quelques individus mais pour la plupart, ils ne sont pas tellement reconnus par la communauté, mais ces artistes-là ont beaucoup influencé les artistes vers la fin des années cinquante et début des soixante et puis c'est ça qui a créé le *folk boom* de la fin des années soixante. Donc t'avais des gens comme Bob Dylan, qui sont sortis de là. Eux aussi étaient influencés par la musique qui n'était pas trop connue, et puis des genres d'enregistrement qui sont très difficiles à obtenir, il faut chercher loin et puis dépenser plusieurs dollars justement pour arriver à ces vieux disques ou un produit qui ramasse toutes ces chansons-là... Ça c'est... c'est des artistes qui ne sont pas connus, qui n'ont pas fait ça dans un but artistique ou pour la grandeur ou rien comme ça. Ils parlaient justement de ce que c'étaient leurs émotions, leurs *feelings* de qu'est-ce qu'ils faisaient ce jour-là; ils avaient pas d'idées de jouer à Broadway ou à la Place des Arts à Montréal ou rien comme ça. C'était quelque chose qu'on faisait après le boulot, le vendredi soir en buvant une petite bière ou de quoi... et puis tu étais sur le perron avec une guitare et peut-être avec la famille rassemblée parce qu'il n'y avait pas de radio et de télévision. Il fallait trouver un autre moyen pour s'amuser et faire amuser les autres membres de la famille, puis c'est donc quelque chose de très réel, basé dans la réalité de leur vie. Et puis, si tu

écoutes les paroles et puis aussi la musique, tu vas voir que c'est basé totalement sur la réalité de leur vie à ce moment-là. Et puis, ça a rien à faire avec la «culture» en tant que c'est... parce que la culture, c'est qu'est ce qu'on regarde, c'est tout ça, la culture à un moment donné, mais si on figure là-dedans... Moi, j'ai ma petite place là-dedans puis je ne me vois pas dans toute la «culture» et tout ça. Je ne me laisse pas influencer par tout ça.

L. V.: Qu'est-ce que vous aimeriez que les gens sachent à propos de Marcel Soulodre? Comment est-ce que vous vous définiriez... en trois mots?

M. S.: En trois mots... en trois mots... Musicien, ouvrier et... je n'ai pas même besoin d'un troisième mot!

Laurence Véron
Collège universitaire de Saint-Boniface